

Elle sentit que les prétentions littéraires, et surtout la manie des citations, sont impardonnables dans une femme, et que lorsque ses goûts, ou un penchant irrésistible, en ont fait une savante véritable, loin d'en faire parade, son premier devoir, son plus grand soin doit être de le cacher à tout le monde.

---

### LE DRAGON DE VINCENNES.

---

Si la pruderie et la prétention déplaisent dans une femme, l'ignorance et la brusquerie sont encore plus révoltantes. La nature a donné à chaque sexe les attributs qui lui conviennent. Elle a tracé le sentier qu'il était permis à chacun de prendre, et marqué la limite qu'il ne peut dépasser.

Le plus bel ornement de la grâce et de la beauté, c'est la décence qui en double tous

tous les charmes; la timidité même semble être un attrait inséparable de l'adolescence.

M. de Francastel, ancien officier du génie, était rentré en France après de longs voyages d'outre-mer, qui l'avaient retenu séparé de sa famille pendant plus de dix ans. Il habitait, depuis peu de temps, une belle maison de campagne, située près le château de Vincennes; il y jouissait en paix d'une honnête fortune, prix de ses longs services, et cherchait à réparer les vices d'éducation dans Cornélie, sa fille unique, qui se trouvait loin d'être digne du nom respectable qu'elle portait. Privée de sa mère peu de temps après le départ de M. de Francastel, et alors âgée à peine de quatre ans, elle avait été confiée aux soins d'une ancienne femme de charge, épouse d'un des gardiens du château de Vincennes. Elevée, pour ainsi dire, jusqu'à l'âge de quatorze ans dans un corps-de-garde, et au milieu des jurons militaires, elle fut, dès l'enfance, accoutumée à une brusquerie si prononcée, à des expressions si étranges, que, malgré tous les soins qu'avait pu prendre  
depuis

depuis son retour M. de Francastel, il ne pouvait effacer la trace des premières impressions de sa fille, ni la corriger de toutes les escapades auxquelles elle était accoutumée. On la voyait sans cesse porter des fardeaux pesans, se disputer avec les enfans du village, les colleter, les terrasser, et rentrer chez elle sans coiffure, les cheveux en desordre, sa robe crottée et son fichu en lambeaux. Tantôt elle gravissait sur les collines les plus escarpées, grimpait sur les murailles et sur les arbres les plus élevés, afin d'y dérober des fruits sauvages ou les nids des oiseaux; tantôt elle s'occupait dans la basse-cour à charger du terreau, à le porter dans les jardins, où, la bêche à la main, elle piochait, arrachait et culbutait tout ce qui s'offrait à sa vue. Tantôt elle entraît aux écuries, préparait elle-même la litière, vannait l'avoine, tourmentait les chevaux, les montait à cru, et les conduisait ensuite au galop dans tous les environs, jurant par-ci, riant par-là. Enfin, elle s'était fait une telle réputation, qu'on ne l'appelait plus que *le Dragon de Vincennes*.

A travers cette brusquerie et tant d'extravagance, on remarquait dans Cornélie les premières qualités du cœur, qui souvent faisaient excuser la rudesse et l'impétuosité de son caractère. S'élevait-il dans le village quelque dispute, aussitôt elle s'y mêlait, se mettait du côté du plus faible; et par sa hardiesse et la vivacité de ses expressions, elle parvenait presque toujours à une réconciliation complète. Quelque malheureux était-il malade, estropié, hors d'état de travailler, Cornélie allait auprès de lui, portant tout ce qui lui était nécessaire; et plus d'une fois on la vit se dépouiller de ses propres vêtemens, pour en revêtir l'indigence, ou panser quelque blessure. Si, dans ses courses, qu'elle faisait presque toujours vêtue en homme ou en amazone, un fusil de chasse à la main, la carnassière sur le dos, elle rencontrait une voiture engagée dans une ornière profonde, elle poussait à la roue, au risque de se crotter de la tête aux pieds, de s'écorcher les mains et de se fouler un bras. Si quelque jeune pâtre avait perdu, dans l'im-

mense

mense bois de Vincennes, une génisse ou quelques moutons confiés à sa garde, elle se joignait à lui, parcourait toutes les issues du bois, qu'elle connaissait mieux que personne, et ne rentrait qu'après avoir reconduit à l'étable l'animal dont la perte momentanée avait causé tant de chagrin. En un mot, c'était un mélange inconcevable de douceur et de brusquerie, de patience et de vivacité. Autant ses manières et son langage repoussaient au premier abord, autant sa bonté, son dévouement et sa franchise lui conciliaient tous les cœurs. Sa figure, quoique brunie par les rayons du soleil et les marches forcées qu'elle faisait chaque jour, était d'une régularité remarquable, et surtout d'une expression dont le cœur ne pouvait se défendre. Sa taille était svelte et majestueuse, son maintien noble et imposant. L'exercice continuel qu'elle faisait avait tellement augmenté les forces qu'elle avait reçues de la nature, qu'à peine parvenue à l'adolescence, elle paraissait être dans le force de l'âge.

M. de Francastel employait vainement tous les moyens imaginables pour domter le caractère étrange de sa fille, si peu compatible avec son sexe. La mettait-il dans les meilleures maisons d'éducation, bientôt elle escaladait les murs des jardins, et revenait à Vincennes. Prenait-il chez lui quelque institutrice aimable et imposante, Cornélie se moquait d'elle, et trouvait toujours le moyen de se soustraire à sa vigilance. La faisait-on suivre par quelque domestique, elle se plaisait à l'égarer dans les bois, et lui faisait faire des marches si longues, qu'il était forcé de s'arrêter, et la perdait de vue aussitôt. Chasser, bêcher, courir, charger des bêtes de somme, et se porter partout où l'appelait la bienfaisance, telles étaient les uniques occupations du *Dragon de Vincennes*. Le travail de l'aiguille, les instrumens, la danse, et surtout la moindre étude, tout cela n'était qu'un fléau insupportable, auquel Cornélie ne pouvait s'assujétir. Aussi, quoiqu'au moment d'atteindre à sa quinzième année, elle était de l'ignorance la plus absolue, et ne savait même pas lire.

M.

M. de Francastel, après avoir usé de toutes les remontrances, et lui avoir donné tous les avis qu'avait pu lui inspirer l'amour paternel, résolut d'attendre tout du temps et de la réflexion. Il feignit de livrer Cornélie à elle-même, et de rire tout le premier des espiègleries sans nombre et des escapades de celle qu'il appelait lui-même *le Dragon de Vincennes*.

Le destin, qui souvent nous sert mieux que les projets le plus habilement préparés, vint au secours de ce tendre père, et lui procura l'occasion de combattre avec succès les habitudes soldatesques de sa fille. Depuis plusieurs mois le château de Vincennes était redevenu prison d'Etat. Placé au milieu d'une plaine immense et fertile, attenant une espèce de forêt entourée des plus riches villages, il offrait aux infortunés que les grands intérêts de l'Etat privaient de leur liberté, un air pur, un vaste horizon, un aspect vivifiant, en un mot, tout ce qui peut diminuer les tourmens de la captivité.

Un soir que Cornélie revenait de chasser

dans

dans le bois de Vincennes, portant dans sa carnassière un levraut, six cailles et deux perdrix, elle aperçut, en passant au pied de la grande tour du château, un petit panier de jonc qui descendait à travers les barreaux d'un des œils-de-bœuf, le long de la muraille, au moyen de plusieurs bandelettes de toile nouées les unes aux autres. Elle s'arrête, attend que le panier soit à sa portée, regarde dedans, et aperçoit un billet dont elle se saisit avec avidité. « Sans doute, se dit-elle, c'est un service pressé qu'on réclame, ou peut-être un avis important qu'on voudrait faire donner à quelqu'un.... Morbleu!.... faut-il que je ne sache pas lire!... à mon âge, moi, la fille d'un ancien capitaine du génie! Oh! c'est bien en ce moment que je maudis ma paresse et ma mauvaise tête!.... Et peut-être le malheureux prisonnier qui réclame mon assistance n'a-t-il qu'une minute, qu'un seul instant.... Morbleu! faut-il que je ne sache pas lire!.... »

Entraînée par la singularité de cette aventure, et plus encore par son penchant naturel

à



à obliger, Cornélie réfléchissant, malgré son étourderie, qu'il serait dangereux de commettre la moindre indiscretion dans une pareille circonstance, résolut de ne révéler son secret et de ne faire lire l'écrit qu'à son père. Elle se rend donc à la hâte auprès de lui, et raconte ce qui vient de se passer. M. de Francastel prend le billet des mains de sa fille et lit ces mots: « Un ancien officier-général peut-il espérer que vous aurez le courage de lui rendre un service important? — Oui, parle! j'aurai ce courage-là, s'écria Cornélie avec la plus vive impression. — Répondez-moi, de grâce, au bas de ce billet; et, pour signal, tirez doucement le panier qui me montera votre réponse. — Eh! vite, mon père, écris en mon nom: *« Comptez sur moi, »* — Un moment, ma fille: secourir les malheureux est un devoir sacré sans doute; mais favoriser un prisonnier d'Etat, sans le connaître, sans savoir ce qu'il projette, ce qu'il exige, . . . — Et qu'importe? reprit Cornélie plus vivement encore; il dit qu'il a besoin de moi, qu'il s'agit d'un service important:

tant: comment résister à cela? Et puis, il se dit un vieillard; c'est si respectable! Figure-toi, mon père, être à la place de cet officier-général: ne serais-tu pas affligé d'un refus aussi dur, aussi désespérant? N'empêche pas que ta fille fasse une bonne action. Réponds vite, je t'en supplie! Ah! que ne puis-je le faire moi-même!... Ventrebleu, faut-il que je ne sache ni lire ni écrire!»

M. de Francastel, séduit par l'élan généreux du *Dragon de Vincennes*, et méditant un projet qui pourrait faire sur sa fille la plus forte impression, se détermina donc à tracer au bas du billet ce que désirait Cornélie, qui retourna à toutes jambes au bas de la grande tour, et suivit ponctuellement ce qu'avait indiqué le prisonnier.

Le petit panier remonte aussitôt, et peu d'instans après, il redescend de la même manière, contenant un paquet sous cachet volant, que Cornélie porte de nouveau à son père. Sur le dessus, ces mots venaient d'être tracés au crayon: «Lisez, et que le ciel vous récompense!». » M. de Francastel défait à

l'instant le paquet, qui contenait le portrait en miniature d'un vieillard respectable, en uniforme de général; à ce portrait était jointe une lettre conçue en ces termes:

MA CHÈRE FILLE,

« Un de nos prisonniers vient d'achever ce  
« portrait, que je comptais te remettre à notre  
« première entrevue; mais ta longue maladie  
« m'ayant jusqu'aujourd'hui privé de ce bon-  
« heur, j'ai voulu qu'il te fût remis pour l'an-  
« niversaire de ta naissance. Puissé-je n'être  
« pas trompé dans mon espoir! Les moyens  
« que j'ai employés tiennent du prodige: quel-  
« que impénétrable que soit la forteresse où  
« je suis enfermé, il rôde quelquefois des anges  
« protecteurs des malheureux, et c'est un de  
« ces anges-là qui veut bien être auprès de  
« toi mon interprète. Bénis-le, comme je le  
« fais; baise mille fois ton vieux père dans ce  
« portrait, aime-le toujours; prends courage;  
« et crois que, sous un monarque équitable,  
« l'innocence triomphe tôt ou tard de la ca-  
« lomnie.

« Le général S\*\*\*. »

Au

Au bas était écrit, par *post-scriptum* :  
 « Je manque de livres, et n'ai plus ni fleurs  
 ni fruits... » L'adresse était : « A madame  
 la comtesse de\*\*\*, rue St. Dominique, n°. 14. »

« Je monte à cheval, et j'y cours, dit aussitôt Cornélie. — Doucement, ma fille; n'oubliez pas qu'une seule imprudence pourrait perdre votre protégé et nous deux avec lui. Je connais votre étourderie. Cette comtesse, dont nous ignorons encore le nom, exige qu'on l'aborde avec précaution, qu'on ménage son état et sa sensibilité: c'est moi seul qui ferai le message. — Je te reconnais bien là, répondit Cornélie, en le couvrant de baisers. Va, mon bon père, va rendre le bonheur et la vie à la fille de mon cher prisonnier; moi, pendant ce temps-là, je vais lui porter tout ce qui lui est nécessaire. »

A peine M. de Francastel fut-il parti seul pour Paris, que Cornélie courut à la hâte cueillir les plus belles fleurs et les meilleurs fruits, auxquels elle joignit plusieurs livres qu'elle fut prendre dans la bibliothèque de son père; et s'empressa d'aller remettre le

tout

tout au prisonnier, qui, descendant à plusieurs reprises le petit panier, se trouva amplement pourvu de tout ce qu'il désirait; mais comme l'ignorance du *Dragon de Vincennes* égalait la bonté de son cœur, le pauvre reclus ne trouva dans les livres qui lui étaient offerts pour charmer ses loisirs, que le *Traité du Blason*, l'*Almanach impérial* et les *Comptes-faits de Barême*. La jeune étourdie avait pris indistinctement les premiers volumes qui s'étaient trouvés sous sa main. Le prisonnier ne pouvait revenir de sa surprise; il crut d'abord qu'on voulait le plaisanter, et commençait à craindre d'avoir mal placé sa confiance. Cependant, lorsqu'il considérait la beauté des fruits et le choix des fleurs qui accompagnaient cette étrange collection, il ne pouvait douter du zèle et de l'intérêt qu'il avait inspiré.

Cornélie, s'imaginant avoir rempli tous les vœux de son cher prisonnier, était rentrée chez elle heureuse de ce qu'elle venait de faire. M. de Francastel ne tarda pas à revenir de Paris, et fit partager à sa fille toute l'ivresse qu'il avait ressentie dans son message,

toutes

toutes les bénédictions dont on l'avait comblé. Il était porteur d'une lettre pour le vieux général, que Cornélie se chargea de lui porter le lendemain au soir, à l'heure accoutumée, se promettant bien d'accompagner ce trésor de fruits choisis et de fleurs nouvelles.

M. de Francastel, qui, pendant son absence, avait réfléchi sur le projet qu'il formait d'amener Cornélie à la douceur et à la décence, qui sont l'apanage et le premier ornement de son sexe, ne s'occupa plus qu'à suivre son plan. Admis, comme ancien militaire distingué, dans la société du gouverneur de Vincennes, il profita du temps que Cornélie passait au pied de la grande tour, pour aller se concerter avec ce gouverneur, et le prier de seconder ses desseins. De quels efforts, de quels sacrifices n'est pas capable le cœur d'un père!

Cornélie, après avoir fait ses offrandes, et remis dans le panier la lettre que son père lui avait donnée, rentra plus joyeuse et plus folle que jamais, portant sous ses bras cinq à six volumes que lui avait descendus le pri-  
sonnier

sonnier, et auxquels était joint ce petit billet que lut M. de Francastel :

«Je vous rends les livres que vous m'avez donnés à lire. Je suis trop vieux pour m'instruire dans le *blason*, et n'ai point de *comptes* à rendre»

Cette énigme fut bientôt éclaircie par M. de Francastel, qui, examinant les différens volumes que Cornélie rapportait en triomphe, ne put retenir plusieurs éclats de rire, et lui fit connaître combien était ridicule la lecture qu'elle avait procurée à son respectable vieillard. «Quoi! disait Cornélie, rouge de dépit et de honte, j'ai pu offrir à cet honorable vieillard un *almanach* et les *comptes de Barême!* Il aura dû croire que je voulais insulter à son malheur. Morbleu! faut-il que je ne sache pas lire!» Ce n'est pas ma faute, répondit M. de Francastel, d'un ton très-marqué; j'ai employé tout ce que la patience et la tendresse paternelle peuvent inventer pour t'arracher à l'ignorance, et te soustraire au néant où tu te plonges à jamais. — Oh! reprit Cornélie, ne te fâche pas,

mon bon petit père; on sait bien que tu n'as aucun reproche à te faire de mon défaut d'éducation. Il est pénible pour toi, il est révoltant pour tout le monde: je commence à m'en apercevoir. Oh! si je pouvais réparer le temps perdu! si mon cœur pouvait une fois commander à ma tête!... Ces paroles, prononcées avec tout l'élan de la franchise et du repentir, furent pour M. de Francastel d'un heureux présage, et le firent persister plus encore dans la grande entreprise qu'il avait méditée.

Le lendemain, en déjeunant avec sa fille, il s'entretenait de l'aventure de la veille, et déjà ils commençaient à discourir tous les deux sur les jouissances que procure une éducation soignée, et surtout sur les qualités les plus essentielles dans une femme, lorsque le gouverneur du château, entrant d'un air sombre et mystérieux, demanda à leur parler en particulier.

Dès qu'on eut fermé toutes les portes, le gouverneur leur annonça que c'était avec regret qu'il leur communiquait les ordres qu'il venait



venait de recevoir. Tirant alors un papier de dessous sa veste, il le remit à M. de Francastel, qui, jouant à son tour le trouble et la confusion, lut ce qui suit :

« D'après les renseignemens qui nous ont été donnés sur la conduite de l'ancien capitaine du génie, le sieur de Francastel, qui, au mépris de l'ordre public, communique secrètement avec les prisonniers d'Etat de Vincennes, se charge de lettres secrètes pour Paris, en fait remettre les réponses par la demoiselle Cornélie de Francastel, sa fille, qui notamment a été vue, hier au soir, déposant plusieurs effets dans un panier qu'on hissait au haut de la grande tour, ordonnons au gouverneur de Vincennes de s'assurer de la personne des sieur et demoiselle de Francastel, de les déposer dans ladite forteresse, et de les y tenir au secret, jusqu'à plus ample information.

*« Le ministre de la guerre. »*

« Est-ce donc un crime, s'écria Cornélie, avec des yeux étincelans, de secourir un  
G 2                      vieillard

vieillard vénérable, de protéger une victime de la calomnie? . . . D'ailleurs, je suis seule coupable, et mon père ne doit pas être puni de ce que j'ai fait, de ce que je suis prête à faire encore. — A quoi sert de nier que je suis ton complice? répondit M. de Francastel, jouant la résignation. Rien n'échappe à l'œil vigilant du Gouvernement. Il n'est que trop vrai que j'ai porté moi-même à Paris la lettre et le portrait; et comme ancien militaire, j'ai commis une faute dont je saurai supporter le châtement avec courage. M. le gouverneur, je suis prêt à vous suivre. — Toi, en prison, mon père! et je le souffrirais! Ventrebleu! si je prends une arme! . . . — Point de violence, mademoiselle, reprit le gouverneur, ou je me verrais contraint d'employer la force, et de faire une esclandre que je viens vous proposer d'éviter. — Comment cela? lui dit M. de Francastel. — Il vous sera facile, reprit le gouverneur, de prétexter un voyage que vous avez ordre de faire pour visiter plusieurs places fortes de la France; vous ajouterez que vous emmenez

mademoiselle avec vous. Vous partirez en effet aux yeux de tout Vincennes; vous vous arrêterez à Paris, et cette nuit, à onze heures précises, vous vous rendrez au château, où je vous attends tous les deux. Je compte assez sur votre loyauté, M. de Francastel, pour vous faire, jusqu'à ce moment, mon prisonnier sur parole. — Croyez, reprit le capitaine, en lui serrant la main, que je serai fidèle à la remplir; et recevez tous mes remerciemens de l'intérêt et du zèle que vous me témoignez en cette circonstance. — Ainsi donc, à onze heures précises, ajouta le gouverneur en sortant. Je me trouverai moi-même au premier guichet de la forteresse, et vous conduirai, sans qu'on sache qui vous êtes, dans l'appartement qui vous sera préparé.»

Cornélie, se trouvant seule avec son père, ne put s'empêcher de se livrer à tout son désespoir. «Et c'est moi, lui disait-elle, qui, pour prix de ta tendresse et de tes soins, te prive de ta liberté, t'arrache de cette habitation délicieuse, à tes habitudes chéries; c'est moi

moi qui te réduis à un esclavage qui peut-être abrégera tes jours! Je me suis retenue de pleurer devant ce maudit gouverneur, pour lui prouver que j'ai, comme toi, de la force et du courage; mais je sens mon cœur qui s'opresse; des larmes s'échappent malgré moi de mes yeux, le remords, la surprise et la rage.... Oh! mon père, mon bon père, ce que je souffre est inexprimable. — Il faut bien se soumettre aux coups du sort, lui répondit M. de Francastel, en déguisant tout ce qui se passait dans son cœur. J'étais loin de m'attendre, en effet, qu'à soixante et un ans passés, après mes longs et honorables services, je serais confondu parmi ceux qui trahissent leur prince et la patrie... Mais écartons ces idées déchirantes, et ne songeons qu'aux préparatifs de notre départ.»

Cornélie, baignée de pleurs, réunit à la hâte tout ce qui lui était nécessaire. M. de Francastel, qui suivait tous les mouvemens de sa fille, fit, de son côté, préparer la vache de sa voiture de voyage, commanda des chevaux de poste, annonça à ses gens et

dans

dans tout le voisinage, qu'il allait visiter un grand nombre de places fortes, ainsi qu'il en était convenu avec le gouverneur; et le soir, à l'heure indiquée, il revint au château de Vincennes avec Cornélie. Elle passa la première nuit de sa captivité dans la plus cruelle agitation, se reprochant sans cesse l'emprisonnement de son père, qu'elle se promit bien de ne pas quitter un seul instant.

Le lendemain matin, dès que M. de Francastel fut éveillé, il s'approcha du lit de sa fille, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et chercha à calmer sa douleur et les remords dont elle paraissait accablée. «Non, s'écriait Cornélie, je ne me consolerais jamais d'avoir privé mon digne père de sa liberté. — Il ne tient qu'à toi, ma fille, de m'en dédommager amplement, et de me faire bénir mon esclavage. Laisse-moi t'arracher à l'ignorance étrange où tu es restée jusqu'aujourd'hui; employons à l'étude tout le temps que nous passerons dans cette forteresse; et je te promets qu'au milieu de ces épaisses murailles, nous trouverons des plaisirs vrais et un ample adou-

adoucissement aux coups dont le sort vient de nous frapper. — Tu préviens mes désirs les plus chers, répondit Cornélie en l'embrasant mille fois: dès aujourd'hui, je suis ton écolière soumise et obéissante; oui, je veux réparer tous mes torts, devenir digne d'être ta fille, et te rendre, au sein même de la captivité, le plus heureux des pères.»

Cornélie remplit fidèlement sa promesse; les *morbleu*, les *ventrebleu*, et autres expressions semblables, qui lui échappaient à tout moment, ne vinrent plus souiller ses lèvres de roses. Ses habits d'homme, et jusqu'à celui d'amazone, furent remplacés par une mise décente et analogue à son sexe. En moins de trois mois elle apprit à lire et à écrire; et bientôt après, se livrant à l'étude de l'histoire, de la langue et de la mythologie, elle y fit des progrès d'autant plus rapides, qu'à chaque instant elle y découvrait de nouvelles jouissances dont elle avait été privée. Peu à peu son maintien devint noble et modeste, ses manières gracieuses, sa voix douce et insinuante. Enfin, en six mois de temps, elle

elle agrandit son âme, orna son esprit, et se trouva, pour ainsi dire, créée une seconde fois.

Cependant le gouverneur ayant annoncé qu'il avait ordre d'adoucir, autant que possible, la captivité de monsieur et de mademoiselle de Francastel, leur procurait les distractions les plus agréables, tantôt en leur accordant la liberté de se promener dans les jardins du château, tantôt en les admettant dans les réunions brillantes qui souvent avaient lieu dans son pavillon, et dans lesquelles Cornélie prenait insensiblement l'usage et les manières du grand monde. Ce qui surtout la flatta le plus, c'est qu'à force d'instances, elle eut le bonheur de voir et de connaître le respectable prisonnier à qui elle avait prodigué tous ses soins. Celui-ci, convaincu qu'il était la cause de la détention de Cornélie, et de celle de son digne père, ne pouvait trouver d'expressions pour leur témoigner son chagrin et sa reconnaissance. Ce qui l'étonnait surtout, c'est que, pour un seul billet et l'envoi d'un simple portrait, on eût aussi mal récompensé

l'élan

l'élan généreux de la jeune personne, et fait rejallir sur son vénérable père l'effet d'une action qui, selon lui, n'avait rien de blâmable, et dont le souvenir resterait toujours gravé dans son cœur.

Le gouverneur ne répondait à toutes ces plaintes que par le silence, et par un sourire qu'il réprimait aussitôt. Il laissait le général de S\*\*\* communiquer tous les jours avec monsieur et mademoiselle de Francastel. L'instruction profonde et l'amabilité de ce vieillard, secondèrent les soins de M. de Francastel, et contribuèrent beaucoup à perfectionner Cornélie, que le général appelait *sa chère victime*; il ne cessait de lui prodiguer toutes les marques du plus tendre attachement. Enfin, au bout de quelques mois encore, l'innocence de cet officier-général fut reconnue par le chef suprême de l'Etat, ainsi qu'il l'avait prédit, et le gouverneur vint annoncer avec joie à cet honorable vieillard la liberté qu'on lui avait ordonné de lui rendre sur-le-champ. «Croyez, mes bons amis, dit le général de S\*\*\* à monsieur et mademoiselle de

de



de Francastel, croyez bien que le premier usage que je vais faire de la justice qui m'est rendue, sera de solliciter en votre faveur et d'obtenir votre délivrance. — On a prévenu vos désirs, lui répondit le gouverneur: j'ai également l'ordre de ne plus retenir ici monsieur et mademoiselle de Francastel. — Qu'entends-je! s'écria Cornélie, mon bon père ne serait plus privé de sa liberté! — Il ne le fut jamais, reprit le gouverneur; c'est sa tendresse pour vous qui l'a fait mon prisonnier. Certain qu'il ne pourrait jamais dompter votre caractère, et détruire les fâcheuses impressions de votre enfance, tant que vous seriez dans le monde, il profita de votre aventure avec le général pour prétexter, de concert avec moi, un ordre supérieur; et renonçant à toutes les délices de sa belle habitation, au commerce de ses amis, à son existence toute entière, il a eu le courage de venir s'enfermer avec vous, pour développer les heureuses qualités de votre âme, et vous rendre digne du nom que vous portez . . . »

A peine le gouverneur avait-il fait cette

étoil-

étonnante révélation, que Cornélie, éperdue de saisissement et d'admiration, tombe dans les bras de son père, respirant à peine, et ne pouvant prononcer que ces mots entrecoupés: «A ton âge!... supporter pour moi un pareil esclavage!.... O mon père!.... mon ami!... ô mon dieu tutélaire! que ne te dois-je pas! — J'ai le prix de tous mes sacrifices, s'écriait M. de Francastel, en la couvrant de ses baisers et de ses larmes: j'ai vaincu les habitudes de ton enfance, je t'ai ramenée aux vertus aimables qui caractérisent ton sexe; j'ai développé les qualités que tu avais reçues de la nature; en un mot, je suis maintenant heureux et fier d'être ton père. Crois-moi, ma Cornélie, cette année d'esclavage est la plus belle de ma vie.»

Le général de S\*\*\* joignit ses félicitations à celles du gouverneur, et se promit de citer partout cette preuve mémorable et touchante de l'amour paternel. Il voua pour jamais la plus tendre amitié à M. de Francastel, et lui offrit pour gendre son fils unique, déjà très-avancé dans la carrière des armes. Cornélie, chaque

chaque jour plus émue de ce que son père avait fait pour elle, se livrait, avec tout l'élan de la reconnaissance, à l'étude des sciences et des arts. Le gouverneur s'applaudit d'avoir secondé M. de Francastel dans une aussi heureuse entreprise, et fut son ami jusqu'à la mort. Enfin, ce digne et excellent père recueillait partout les plus douces félicitations; et entendant citer Cornélie comme un modèle de grâce et de douceur, il disait, en attachant sur elle ses regards satisfaits: «Qui croirait que c'était là *le Dragon de Vincennes?*»

---

### LE CIMETIÈRE DE VILLAGE.

---

Monsieur de Vandermont, l'un des juges les plus distingués des tribunaux de Paris, unissait aux qualités d'un magistrat intègre et éclairé, des talens littéraires qui le faisaient

hono-